

La peste à Marseille en 1720 étude de cas.

Le sujet : les risques sanitaires et la protection des populations.

Proposition : étude de cas pour aborder le mouvement des Lumières et renouveler une approche traditionnelle.

Etudier les rapports entre l'homme et la maladie ou les épidémies c'est envisager un autre aspect d'un phénomène de société : vouloir la réduire à des facteurs purement physiologiques, à savoir la plus ou moins grande vulnérabilité de l'organisme aux attaques microbiennes, serait en méconnaître et la dimension et la complexité. L'étude de la maladie doit dépasser le cadre précontraint des savantes théories médicales, puisqu'elle s'enracine à la fois dans les structures économiques et sociales qui constituent son environnement, dans les croyances religieuses et les attitudes mentales que suscitent les espoirs de secours, enfin dans les techniques de guérison lentement élaborées au cours des siècles. On passe ainsi de l'épidémiologie à l'anthropologie historique qui permet d'explorer l'épaisseur sociale et culturelle de la maladie. Notamment on envisageant les productions artistiques produites par les peurs, les imaginaires des hommes des temps passés.

Racontons tout d'abord ce qu'elle fut :

Le 20 juin 1720, à Marseille, une femme s'effondre dans la rue, une pustule noire au coin de la lèvre. Cette mort anonyme annonce le retour du plus grand fléau du Moyen Age : la peste. La maladie trouve un terrain très favorable dans cette ville surpeuplée et à l'hygiène déplorable. Ces tristes conditions sanitaires vont faire exploser l'épidémie. Pour la dernière fois, la peste va frapper massivement l'Europe.

Le mal maudit arriva avec "Le grand Saint-Antoine", voilier de type "flûte hollandaise", lourdement chargé de coton, laine, soie venant d'Asie par les Echelles du Levant, le tout appartenant en majorité au premier échevin de la ville, Jean-Baptiste Estelle, accusé par la suite de ne pas avoir déclaré la peste suffisamment tôt pour qu'elle puisse être enrayée...

Fin janvier 1720, le bateau avait quitté Saïda alors que la peste sévissait à Damas, ville par laquelle les marchandises avaient transité. A Tripoli, une tempête qui l'avait démâté l'obligea à utiliser les voiles d'un navire dont l'équipage avait péri de la peste... Au printemps, une dizaine de matelots décédèrent brutalement tandis que le voilier continuait sa route avec des patentes nettes à chacune de ses escales, ce qui lui permit de débarquer sans problème sa cargaison en arrivant à Marseille fin mai.

Depuis 65 ans, Marseille était épargné par ce fléau grâce à un système rigoureux de quarantaine de tous les navires suspects. Mais, au début du 18e siècle, la vigilance se relâche : les intendants de la Santé sont achetés par les milieux marchands. Ainsi, la marchandise est déchargée et les marins se promènent librement dans la ville. Les puces suivent.

Pour éviter de perdre la cargaison pendant une quarantaine stricte et pour la vendre au plus vite lors de la foire de Beucaire, les échevins de la ville :

- Jean-Baptiste Estelle
- Jean-Pierre Moustier (parfois orthographié *Moustiers*, *Moustiés* ou *Moustiès*)
- Jean-Baptiste Audimar
- et Balthazar Dieudé

placèrent l'équipage en quarantaine douce dans un dispensaire : le lazaret.

Par négligence, les marchandises de contrebande (la « pacotille ») passèrent l'enceinte du lazaret grâce à la corruption qui y régnait.

Les malades qui furent touchés les premiers ont vraisemblablement tous été en contact avec les étoffes de contrebande et il s'avère que les puces porteuses se trouvaient dans les plis des tissus et non sur les rats.

Le 20 juin

En effet, à la rue Belle-Table, une lavandière de 58 ans, Marie Dunplan, meurt après quelques jours d'agonie. Elle a un charbon sur les lèvres. Les médecins n'y prennent pas garde. Comment feraient-ils le rapprochement avec la peste noire des temps médiévaux ?

Le 28 juin

Dans le même quartier, meurt à son tour un tailleur de 45 ans. Deux jours plus tard, c'est au tour de sa femme...

La municipalité essayait de cacher la réalité pour ne pas nuire aux activités commerciales de la cité. Les autorités qui craignent un arrêt du trafic portuaire minimisent les morts et parlent de cas isolés.

Ils adressent une circulaire aux autres ports d'Europe pour affirmer que Marseille n'est pas pestiférée.

Pourtant, 100 personnes meurent chaque jour.

Certains médecins vont jusqu'à affirmer que le mal ne touche que les organismes affaiblis et les esprits moroses !

Il s'agit en fait de la peste sous sa forme bubonique. La maladie se propage par les puces qui sont très à l'aise dans une ville réputée comme particulièrement sale.

La piqûre du parasite provoque un empoisonnement du sang qui aboutit à une septicémie. Il ne faut que quelques heures à trois jours maximum pour que le malade décède.

Le 9 juillet

Enfin, deux médecins, les Peyssonnel père et fils, se rendent au chevet d'un enfant de treize ans rue Jean-Galant. Et là, tout de suite, ils comprennent : la peste !

Ces deux excellents médecins avertissent les autorités. Il faut aller vite... Bientôt, l'épidémie fait un millier de morts par jour dans la ville. Les victimes de la contagion meurent en moins de deux jours.

Août

Le fléau déferla sur toute la ville pour atteindre près de mille morts chaque jour autour du 30 août 1720.

Septembre

Les galériens mis au service du chevalier Roze, en particulier, pour ramasser et ensevelir les cadavres qui encombraient les rues eurent à enlever jusqu'à 2000 corps entassés sur le Cours, axe principal de la ville. Le Régent envoya des soldats pour surveiller les portes et les abords de la cité. A partir de l'automne, l'épidémie s'affaiblit et le 20 août 1721, les échevins imposèrent 40 jours de désinfection générale car il n'y avait plus de pestiféré.

Quand on se décide à boucler Marseille, début septembre, il est déjà trop tard. Le bacille s'est répandu dans l'intérieur des terres et il faudra encore deux années de lutte pour éradiquer la peste du Languedoc et de la Provence.

Face à cette épidémie sans précédent, Belsunce alors évêque de Marseille, décida de rendre visite aux malades en leur administrant les derniers sacrements. On le vit aussi distribuer d'abondantes aumônes afin de soulager ses ouailles.

Au côté des actes de Belsunce, on trouva aussi des personnalités telles que :

- le Chevalier Roze,
- l'archiviste Capus,
- le secrétaire Pichatty de Croissainte
- le peintre Michel Serre,
- le docteur Peyssonnel,
- le docteur Bertrand,
- le directeur de l'hôpital Bruno-Garnier
- le lieutenant de l'amirauté Gérin-Ricard

Après 39 055 victimes marseillaises, la ville connut une rechute en août 1722, qui ne fit que 260 morts. La ville avait perdu près d'un tiers de sa population, mais la contagion avait atteint toutes les grandes villes de Provence. A partir de Marseille la peste poursuivit ses désastres sur toute la Provence et les états pontificaux qui tentèrent de s'en protéger, sans succès, en construisant le Mur de la peste dans les Monts de Vaucluse: voir Gordes, Murs...

Ce n'est qu'en octobre que la maladie commence à céder du terrain mais à ce moment là 40000 personnes sont mortes. Le fléau est sorti de la ville et frappe Toulon et Aix en 1721. Toute la Provence est touchée. Les autorités isolent cette province en installant des cordons militaires pour éviter la propagation à tout le pays.

Épilogue

Au sortir de ce triste épisode, Belsunce plaça la ville sous la protection du Sacré Cœur de Jésus lors d'une messe célébrée le 1er novembre 1720 qui vit les échevins prononcer le vœu d'un engagement permanent qui se traduisait par une procession et une messe durant laquelle on faisait l'offrande d'un cierge aux armes de la ville.

Depuis,

- une statue à l'effigie de Belsunce a été érigée initialement sur le Cours (actuel Cours Belsunce) puis plusieurs fois déplacée. Elle est actuellement sur le parvis de la Cathédrale de la Major,
- on retrouve dans le centre de la ville des rues au nom des échevins,
- jusque dans les années quarante, pour dire *merde*, les Marseillais prononçaient parfois le nom de *Moustier*,
- la cérémonie d'engagement permanent a lieu dans l'église du Sacré-Cœur du Prado.
- Une plaque commémorative fut créée en mémoire aux échevins. Celle-ci est visible au Musée d'Histoire de Marseille sur laquelle on peut lire :

A L'ETERNELLE MEMOIRE
DES HOMMES COURAGEUX DONT LES NOMS SUIVENT

LANGERON, COMMANDANT DE MARSEILLE
DE PILLE, GOUVERNEUR VIGUIER

DE BELSUNCE, EVEQUE;
ESTELLE, PREMIER ECHEVIN;
MOUSTIER \
AUDIMAR > ECHEVIN
DIEUDE /
ROSE, COMMISSAIRE GENERAL
POUR LE QUARTIER DE RIVE NEUVE
MALAI, JESUITE, COMMISSAIRE
POUR LA RUE DE L'ESCALE;
SERRE, PEINTRE CELEBRE, ELEVE DE PUGET
ROSE, L'AINE ET ROLLAND, INTENDANT DE SANTE
CHICOINEAU, VERNY, PEISSONNEL,
MONTAGNIER, BERTRAND,
MICHEL ET DEYDIER, MEDECINS.

ILS SE DEVOUERENT POUR LE SALUT DES MARSEILLAIS
DANS L'HORRIBLE PESTE DE 1720.

Bien que Marseille ait connu d'autres épidémies de peste (la précédente remonte en [1650](#)), cette épisode fut particulièrement remarquable car il doit son origine à une suite de négligences *volontaires* : tous les protagonistes ne voulaient pas proclamer l'état de peste pour des raisons financières, au plus haut niveau de la cité phocéenne : les négociants, mais aussi le premier [échevin](#) : [Jean-Baptiste Estelle](#). Ce sinistre épisode marqua aussi les esprits par le comportement en retour des [échevins](#) : ils prirent le parti de venir au contact des pestiférés pour limiter la catastrophe au sein de la ville.

Comment lutter contre un tel fléau ?

- Le traitement curatif s'est longtemps limité à :
 - prier les saints, notamment Saint Roch et Saint Sébastien ;
 - organiser des processions de flagellants ;
 - brûler les hérétiques, les juifs et les lépreux, accusés de propager la maladie ;
 - la [thériaque](#), composée de multiples plantes a été utilisée, son contenu en opium devait diminuer légèrement la diarrhée et les douleurs ;
 - les [bézoards](#), les sécrétions animales (sang de vipère et bave de crapaud) étaient largement utilisées avec le succès que l'on devine [remarque à caractère ironique];
 - la purge et la saignée, en aggravant le choc et la diarrhée, permettaient peut-être d'abrèger les souffrances des patients [remarque a caractere ironique];
- le traitement préventif :
 - le traitement des trois adverbess : « cito, longue, tarde », pars vite, va loin, reviens tard ;
 - à partir du [XVI^e siècle](#), les mesures d'isolement apparaissent, avec désinfection et fumigation des maisons, isolement des malades, désinfection du courrier et des monnaies, création d'hôpitaux hors les murs, incinération des morts ;
 - le masque au bec de canard a été imaginé par [De Lorme](#), médecin de [Louis XIII](#), on y plaçait des plantes aromatiques aux propriétés désinfectantes, notamment de la girofle et du romarin ;
 - le vinaigre des quatre voleurs, (vinaigre blanc, absinthe, genièvre, marjolaine, sauge, clou de girofle, romarin et camphre) imprégnant une éponge que l'on portait devant la bouche était censé protéger de la contagion. Son secret fut, dit la légende, arraché à des pilliers de maison contre leur grâce, d'où son nom.

- o la tradition signale que trois professions sont épargnées : les [Chevriers](#) et [Palefreniers](#) (car l'odeur des chèvres et des chevaux repousserait les puces du rat) et les Porteurs d'huile car l'huile qui les oint repousserait elle aussi les puces.

Les médicaments étaient en effet toujours à base minérale, végétale ou animale. Les métaux comme les concrétions intestinales de certains animaux, appelées "bézoard, zédoaire" avaient un rôle préventif et curatif. Pour éviter l'épidémie, on portait des amulettes remplies de vif argent (mercure) ou de poudre "de corne de licorne", des pierres précieuses dont le diamant était la plus appréciée par les plus riches.

Quelles furent les mesures prises à Marseille et quelle impact cette peste eut sur la réflexion que menèrent les médecins au moment des Lumières ?

D'abord on agit dans l'urgence :

On fait laver les rues, évacuer les ordures hors les murs, murer les maisons contaminées, et on expulse les sans-logis. Des grands feux sont organisés dans les rues etc...

Fin juillet, le parlement d'Aix interdit aux Marseillais de quitter leur ville et aux juifs de vendre "des hardes" sous peine de mort, l'antisémitisme demeurait tenace !

L'évêque Henri-François-Xavier de Belzunce engagea à prier, à faire pénitence mais les autorités lui interdirent d'organiser une procession.

Puis des mesures draconiennes sont prises :

Marseille est coupée du monde. Les plus riches s'enfuient et vont s'installer dans leur résidence à la campagne. Les chanoines de Saint Victor se barricadent dans leur monastère et sont épargnés par la peste.

Marseille est totalement isolée et toute activité cesse à l'intérieur de la ville. Cette inactivité plonge dans la misère ceux qui n'ont pas encore été touchés par la maladie.

Les produits désinfectés étaient marqués au fer, le courrier percé par une sorte de gaufrier muni de pointes acérées était placé au dessus de feux d'encens, myrrhe, romarin, aloès, pin, laurier, genièvre etc... Le soufre, la chaux, le tabac, le vinaigre apparaissaient comme de bons préservatifs. Il fallait porter sur la bouche une éponge imprégnée du vinaigre "des 4 voleurs" composé, outre de vinaigre blanc, d'absinthe, genièvre, marjolaine, sauge, clou de girofle, romarin et camphre. Le parfumage joua un rôle essentiel dans la prévention comme dans les soins.

Enfin il convenait de ne pas se loger près des églises -lieux de rassemblement- des cimetières que l'on éloigna des églises, des boucheries, poissonneries, cloaques et "autres lieux immondes et puants" et d'éviter de s'approcher de tout le personnel soignant.

Mais la peste sévissait ailleurs malgré l'arrêt du Conseil d'Etat daté du 14 septembre 1720 qui avait interdit de franchir le Verdon, la Durance, le Rhône sans certificat sanitaire. En outre, les ports de Marseille et de Toulon étaient bloqués. Pour la première fois en France, l'Etat prenait donc en main une question d'ordre sanitaire en postant jusqu'à 30 000 hommes armés, civils et militaires, aux limites des provinces menacées : Languedoc, Roussillon,

Vivarais, Comtat-Venaissin, Dauphiné. Entre mars et août 1721, un mur long de 100 km, haut de 2 m et précédé d'un fossé de 2m, fut édifié depuis Bonpas sur la Durance jusqu'à Sisteron. Cet énorme dispositif de surveillance fut totalement levé en février 1723, un glorieux Te Deum résonna alors dans toutes les cathédrales.

Les échevins au niveau municipal puis les parlementaires au niveau provincial nommèrent des bureaux de santé, composés de médecins et de chirurgiens. Tous reçurent des pouvoirs discrétionnaires si bien qu'ils finirent par avoir raison du mal à force de prévention, l'ultime précaution étant de faire surveiller les entrées, les murs et les alentours des villes par un cordon sanitaire d'hommes armés.

Très vite il apparut impératif de construire des hôpitaux spécialisés, hors les murs si possible à proximité des fleuves ou rivières, l'eau étant nécessaire aux soins, au transport des malades et des corps, moyen plus discret et moins contagieux. Le spectacle des fossoyeurs et de leurs chariots souvent munis de clochettes pour prévenir de leur passage afin de rassembler les cadavres, donnait aux villes un air d'apocalypse et d'enfer.

Cet événement nous révèle ce que les médecins des Lumières comprennent des épidémies :

- diagnostic rapide, après palpation du pouls et, éventuellement, inspection des urines qui sont censées révéler les affections dont souffre le malade (encore faut-il ajouter que ce "monsieur" qu'est le physicien se décharge souvent de la tâche qui consiste à analyser les urines sur son acolyte qui porte le titre de chirurgien) ;
- traitement reposant sur des théories archaïques, celles de Galien et d'Hippocrate, qui sont fondées sur la croyance du dérèglement des humeurs, à laquelle vient s'ajouter la théorie aériste.

La théorie du dérèglement des humeurs ("chaudes", "froides", "sèches", "humides") appelle le recours à leur antidote : les humeurs trop froides devront être traitées par une intervention échauffante ; les humeurs chaudes devront, au contraire être corrigées par une intervention rafraîchissante. Quant aux humeurs altérées, "peccantes", elles doivent purement et simplement être évacuées. Cette médecine, à la fois agissante et évacuante repose sur une triple technique qui rappelle la formule de Diafoirus chez Molière : *saignare* ("on saigne les hommes comme les chevaux en Alsace", estime au milieu du XVIIIème siècle ce voyageur venu de "l'intérieur" qu'est L'Hermine ; *purgare* et *clysterium donare*, le clystère étant "en Allemagne" constituée non d'une seringue, mais d'une vessie de porc.

La théorie aériste, plus empirique que scientifique, veut que l'air, élément extérieur à l'organisme, joue un rôle déterminant dans l'éclosion et la contagion épidémiques : les molécules morbifiques, exhalaisons et miasmes en tout genre, qu'on appellera "germes" au XIXème siècle, feraient que la mort "flotte" constamment dans l'atmosphère. Cette corrélation étroite entre le climat et l'infection, l'air et le mal, repose sur un postulat fragile, faux sans doute, mais qui, du fait qu'il s'inscrit dans la logique des mentalités de l'époque, se révélera fort stimulant.

Car, en replaçant la maladie dans son contexte spatio-temporel, en observant (tel est l'état l'esprit des "Lumières") le terrain d'éclosion de la maladie, la médecine officielle fait un travail préparatoire irremplaçable et éclairé, par contraste, les mentalités paysannes réfractaires à toute modification du milieu ambiant traditionnel.

L'atmosphère est rendue responsable du "manque d'énergie du système nerveux, de la surcharge bilieuse, de l'excès de lymphe dans le sang", des rhumes, des rhumatismes, des pleurésies et d'un vieillissement précoce.

Mais les médecins des Lumières préparent le terrain, invitent à plus d'hygiène, à aérer, à changer l'atmosphère. Ces hygiénistes se préoccupent de la qualité de l'air et proposent par exemple certaines mesures :

Eloignement des cimetières.

Séparation entre la fosse à purin et le puit etc....

Nous assistons ainsi au choc de deux cultures: une culture populaire de "demi-sauvages" (l'expression apparaît dans les rapports de la Société royale de médecine) à l'encontre de laquelle les médecins de la ville expriment l'horreur que leur inspirent la crasse, l'insouciance et les préjugés et une culture savante véhiculée par un citadin "parachuté" à la campagne, juché sur son cheval, parlant (rarement le dialecte), utilisant des termes latins, voulant tout savoir, questionnant les gens sur leurs modes de vie (en quoi cela les regarde-t-il ?), imbus de leur supériorité et de l'intangibilité de leur doctrine, affichant une confiance optimiste dans le genre humain et considérant la maladie, désacralisée par le fait même, comme un phénomène naturel (et non surnaturel), maîtrisable et non imposé par la fatalité... Or les mentalités ne sont pas prêtes à accepter le droit fondamental à l'existence dont les éloigne toute une culture religieuse. C'est ce choc de deux cultures : celle des "lumières" et des "civilités", celle de l'"ignorance" et de l'"animalité", qui conduit à l'incompréhension totale.

Conclusion.

En définitive, cette modeste contribution à l'histoire de la santé ne nous aura apporté que peu de renseignements sur la science médicale elle-même : la médecine que nous avons rencontrée est plus empirique que savante, plus magico-religieuse que scientifique. Elle se caractérise par son insuffisante efficacité thérapeutique avant la révolution pasteurienne, le seul progrès sensible résidant dans une lente amélioration des conditions de vie.

Enfin, au-delà de la technique médicale, l'histoire de la santé conduit à l'histoire des mentalités : histoire de la peur, car la maladie secrète une des grandes peurs de l'humanité (*A peste, bello et fame, libera nos Domine!*) ; rapports avec la souffrance et la mort au cœur d'une civilisation doloriste et pessimiste à laquelle le christianisme apporte l'espérance ; rapports entre le naturel et le surnaturel, le microcosme et le macrocosme, l'Homme et Dieu...

La peste à Marseille en 1720 (peinture du 18e siècle)
